

CUBA, CREUSET MAJEUR DE LA CRÉATION ARTISTIQUE

Par Dominique Widemann

« La terre est le probable paradis perdu » écrivait Federico García Lorca. Il reviendrait alors aux créateurs de lui redonner vie, en quête de formes nouvelles, de mythes nouveaux qui obstinément repoussent l'horizon dès qu'il risque de se limiter au rivage. Sur notre terre, Cuba est une île, un centre du monde où les artistes s'organisent pour créer. Leurs œuvres dès lors appartiennent au monde qui ne s'y trompe pas. De l'étoile de mer que composent les huit plasticiens invités ici, tous sont nés à Cuba. Presque sans exception, ils exposent dans de nombreux pays, participent à toutes sortes de manifestations prestigieuses. La France tient mal son rang. Leurs travaux figurent dans des collections publiques ou privées des Caraïbes à l'Asie en passant par l'Europe et même parfois les États-Unis en dépit des blocus et interdits. C'est que dès la victoire de la Révolution cubaine, la culture va compter au rang des priorités. Nombre d'institutions, écoles et ateliers voient le jour à cette époque. Les relations de Cuba à ses artistes n'iront pas sans incompréhensions et contradictions. Le peintre Juan Moreira se livre à d'intenses activités artistiques depuis cinquante ans. Les métamorphoses radicales qu'a connues son travail ne se laissent pas réduire en un regard. Les surdimensionnements d'objets sur ses affiches publicitaires semblent sous-tendus d'un ton poétique qui, aux carrefours, déconcerte et incite au recul. Les œuvres d'Alicia Leal suspendent le souffle. Ainsi de ces trois minuscules figurines d'acrobates dont la mélancolie abolit l'enfance. Sur les installations photographiques, une belle endormie en fond d'un parterre de verres et carafes, un profil de femme en vis-à-vis de celui d'un oiseau, il semble que la transparence joue le mystère tandis que les aplats noirs appellent à la multiplication des sens. Orlando Ignacio Fernández Mérida donne corps aux métaphores de ses mythologies, aux orages atomiques, aux tragédies barbares qui persécutent la condition humaine, détournent ses voluptueux élans. Eduardo Miguel Abela Torras s'éprend en iconoclaste des œuvres renommées de la grande peinture classique, d'Espagne et d'ailleurs, en assume la maîtrise pour mieux en miner les codes de son humour profane. Comme à rebours, les collages de Daymara Orasma Cruz restituent aux travailleurs des champs valeurs d'icônes. L'artiste les palme de teintes fortes, tissées d'invisibles césures. Elle les enlumine tout en ménageant souvent les parts d'ombre où la figure hésite. Chez Yasbel María Pérez Domínguez, l'usage de la couleur absorbe et rehausse en un même mouvement des jeunes femmes et leurs parures, beautés en fleurs que le décor confond ou délivre de sa substance par les grâces de la légèreté d'apparence. Ernesto Mateo Rancano Vieites dispose dans l'espace des rebus sans clé. Les formes s'envolent à mis corps, ailés de près ou de loin comme ce buste aux bras déployés que prolongent des arcs de bois que l'on croirait réinventé d'éléments primitifs. De même cette gigantesque épingle à nourrice dressée sur son socle en gloire absurde. Totems et tabous, le tour d'horizon se tient à la surface. Où l'on voit que Cuba est l'un des creusets majeurs de la création artistique, en constante transformation.